



Lausanne XL-2

Légendes et textes

M

MUSÉE
HISTORIQUE
LAUSANNE

H L

Lausanne

XL-2

Après une première exposition qui privilégiait une approche axée principalement sur l'urbain, cette seconde édition de Lausanne XL fait la part belle à l'humain, dans une diversité de déclinaisons. Les fonds du musée, vaste réservoir d'histoires individuelles et collectives, regorgent de clichés mettant en scène des personnes de tous âges, de tous milieux, posant ou saisies dans l'action, seules ou en groupe, dans les contextes les plus variés. La présente sélection ne cherche cependant pas à traduire le large spectre des sujets illustrés. Elle se contente de valoriser des moments de vie pour les offrir au regard du spectateur dans un face à face privilégié et direct, intensifié par le processus de l'agrandissement.

Cette démarche formelle, en favorisant une forme de *spectacularité*, vise à créer une expérience émotionnelle et une relation autre à l'image par la proximité qu'elle déploie avec les modèles photographiés. Agrandir, c'est révéler une deuxième fois, en permettant d'accéder aux détails insoupçonnés, aux particularités de toutes les individualités représentées, c'est ouvrir au potentiel expressif et esthétique dont est porteuse la photographie documentaire.



Eugène Würgler, Sortie en calèche, vers 1910, d'après un tirage au gélatino-bromure d'argent sur papier baryté

Cette famille, manifestement aisée, arrive devant la Brasserie des Casernes dans une calèche privée à moins qu'il ne s'agisse de la voiture d'un hôtel – les fiacres lausannois portant quant à eux un numéro sur le côté. Au début du 20^e siècle, Lausanne compte un très grand nombre de restaurants et cafés, et les sorties dans ces établissements font partie intégrante des loisirs de l'époque.

Dès son ouverture en 1882, la Brasserie des Casernes, située au numéro 11 de l'avenue du Mont-Blanc, proposait le dimanche un jeu de quilles, dont le gagnant pouvait remporter des « moutons gras ». En 1899, Ernest Schweizer rachète le bâtiment et l'agrandit, pour créer une salle supplémentaire dans laquelle il organise, une fois par mois, un bal de de 18h à 23h. Le jeu de quilles reste à disposition de la clientèle. Cette famille est-elle simplement venue se restaurer ou compte-t-elle également profiter des divertissements proposés par le propriétaire des lieux ?



Le repas des chasseurs, vers 1905, d'après une plaque de projection au gélatino-bromure d'argent

Ils se sont retrouvés, probablement dans les bois de Mont-la-Ville, pour une journée de chasse. On ne remarque pourtant aucun fusil, pas de meute mais juste un chien, pas de chevaux mais une bicyclette, aucun trophée fièrement exhibé. Le photographe a immortalisé le repas en plein air, convivial, dans les hautes herbes près d'une clairière. On ne saura pas si cette vingtaine d'hommes a pris du gibier à plume ou à poil, de grande ou de petite taille, et si les deux cuisiniers à tablier blanc ont préparé celui-ci à la broche pour le pique-nique. Une chose est sûre : le leurre en carton d'un lapin dodu n'aura trompé personne !



Eugène Würgler, Vélodrome de la Pontaise, 20 août 1922, d'après un négatif au gélatino-bromure d'argent sur verre

Si la pratique du vélo relève d'abord du privilège d'une élite, les améliorations techniques et l'industrialisation de sa production vers la fin du 19^e siècle en font progressivement un engin accessible au plus grand nombre. L'engouement pour le cyclisme de compétition qui accompagne cette évolution se traduit par l'apparition des premiers vélodromes en Suisse, dès avant la Première Guerre mondiale. Lausanne construit le sien à la Pontaise en 1922, sur l'initiative de l'Union cycliste lausannoise et avec l'appui de la Ville. « Vaste entonnoir ellipsoïde » de 96 m de long et de 50 m de large, la structure dispose d'une piste de 250 m et peut contenir près de quatre mille spectateurs.

Prise deux mois seulement après l'inauguration, cette photo appartient à une série illustrant la 5^e Réunion cycliste, dont le « programme de choix » rencontra un « gros succès », selon la presse. Trois types d'épreuves s'y déroulaient : une course en trois manches opposant trois vedettes, une course de relais, dite à l'américaine, et une course de vitesse pour amateurs. C'est un épisode de celle-ci que nous avons sous les yeux : les quatre derniers coureurs encore en lice sont prêts à se lancer dans le prochain tour, chaque étape conduisant à l'élimination du moins bon score, jusqu'à désignation du vainqueur.



Banquet des fêtes d'inauguration du Simplon, Lausanne, 28 mai 1906, d'après un aristotype à la gélatine

Cette scène se déroule dans la ruelle reliant la place René-Auberjonois à la rue Madeleine et représente un banquet organisé dans le cadre des Fêtes d'inauguration du Simplon, le 28 mai 1906. Dix jours auparavant, ce qui constitue alors le plus long tunnel alpin est ouvert à la circulation ferroviaire, au terme de près de huit années de travaux. Le passage en Italie par le Valais, assuré jusque-là par des diligences requérant neuf heures pour aller de Brigue à Domodossola, est désormais réalisable en chemin de fer, faisant de Lausanne une tête de ligne sur un axe international reliant Londres au Proche-Orient via Paris et l'Italie.

L'importance économique de cet enjeu pour tout l'ouest de la Suisse trouve un écho dans le programme de festivités qui, échelonné sur plusieurs jours, implique successivement Lausanne, Genève, la Riviera vaudoise puis le Valais, avant de s'achever à Milan et à Gênes. Consacrée à Lausanne, la première journée met en scène un cortège historique évoquant les grandes pages de l'histoire du Pays de Vaud, tandis que dans la soirée pas moins de vingt-sept banquets de quartier sont mis sur pied. Ces manifestations constituent des espaces de réjouissance ouverts, où se croisent chapeaux haut-forme et blouses d'artisan.



Voyage à Cologne, 1928, d'après un tirage à développement aux sels d'argent sur papier baryté

L'autocar, dont l'ossature en bois visible au niveau des fenêtres est recouverte de tôles rivetées, possède un toit décapotable, formé de bâches pouvant être roulées sur la nervure centrale. On peut remarquer les essieux Krupp, les pneumatiques Goodrich et la plaque minéralogique allemande. Le chauffeur s'est arrêté devant une des entrées de l'Exposition Internationale Pressa qui s'est déroulée du 12 mai au 14 octobre 1928 à Cologne, dans des bâtiments construits le long du Rhin par l'architecte allemand Adolf Abel en 1922. Quarante-trois pays et la Société des Nations y présentent les multiples relations existant entre la presse et l'activité quotidienne. Une fois descendus, les passagers pourront emprunter un chemin de fer en miniature pour faire le tour des différentes halles, réparties sur cinq kilomètres.



Élie Mazo (éd.), Le buveur, 1900-1910, d'après une plaque de projection au gélatino-bromure d'argent

Cette image fait partie d'un ensemble de trente-deux clichés en verre provenant de la maison parisienne Ombres et Lumières, créée par Élie Mazo, fabricant de lanternes magiques et éditeur de plaques de projection. La série décrit méthodiquement, à travers des exemples édifiants, les méfaits de l'alcoolisme. Élément central de la « question sociale » thématisée au cours du 19^e siècle par les élites habitées par la crainte de la dégénérescence, l'intempérance a suscité de nombreuses mobilisations en matière de lutte et de prévention. L'organisation de projections offrait ainsi un support moderne et efficace au message prophylactique.

Dans la boîte qui contenait les plaques de Mazo se trouvait une liste manuscrite comportant des légendes. L'une d'elles, « Sur la pente », pourrait s'appliquer à la présente composition, qui semble montrer l'étape précédant la chute. Le buveur, bien mis, n'est pas encore défait ni ravagé. La mise en scène de l'excès ne se situe pas dans sa tenue, mais dans les témoignages de sa consommation. Outre la profusion de bouteilles, l'entassement des soucoupes révèle que le verre d'absinthe qui lui fait face, à côté d'un petit verre rempli d'une autre boisson alcoolisée, n'est de loin pas le premier de la série.



Francis de Jongh, Bureau international féministe de renseignement en faveur des victimes de la guerre, Lausanne, vers 1916, d'après un tirage au gélatino-bromure d'argent sur papier baryté

Le Bureau international féministe de renseignement en faveur des victimes de la guerre est fondé à Lausanne le 1^{er} octobre 1914 et fonctionnera jusqu'au 30 juin 1919. Il s'installera assez rapidement aux Galeries du Commerce, où il occupera à un moment donné un local assez vaste pour accueillir journalièrement plus de quatre-vingts bénévoles. Ses principaux objectifs sont d'œuvrer à la recherche de civils et de militaires, à la transmission de correspondance, au service des évacués et au rapatriement de civils comme de militaires. Son action s'appuie sur un réseau de nonante-cinq associations féministes de toutes les parties du monde, grâce auxquelles il a pu obtenir des renseignements et des listes de personnes qui leur étaient communiqués par les autorités de leurs pays respectifs.

Le projet du Bureau comme la constitution de son comité apportent un éclairage intéressant sur les mouvements féministes du début du 20^e siècle. Ils traduisent les oscillations entre un féminisme plus politique, revendiquant l'égalité des droits et un féminisme plus social, cherchant la reconnaissance à travers un investissement dans des domaines traditionnellement attribués aux femmes - bienfaisance, soulagement des souffrances... Cette ambivalence se reflète dans la figure de la dactylo, dont l'organisation s'est largement attaché les services. Apparue dès la fin du 19^e siècle, elle marque l'entrée des femmes dans le monde du bureau, jusque-là essentiellement occupé par les hommes. Vecteur d'indépendance, la machine à écrire contribue cependant à enfermer les femmes dans un rôle subalterne au sein de l'administration.



Escalade, 1911, d'après un tirage à développement aux sels d'argent sur papier baryté

Cette image, tirée d'un album de famille, témoigne de l'engouement pour les loisirs en montagne. Lancé par les Anglais, encouragé par la création du Club alpin suisse en 1863, le goût pour l'alpinisme ne cesse de se développer dans la seconde moitié du 19^e siècle. Les familles bourgeoises citadines profitent des belles journées pour aller se promener dans les Alpes, voire prendre d'assaut les sommets ou glaciers vaudois et valaisans. Simplement équipés de chaussures à clous, cordes et piolets, ces grimpeurs téméraires s'attaquent à une impressionnante paroi de glace, sous l'œil vigilant du guide, agenouillé à droite. Mais au vu de leur posture aussi bien que de la position supposée du photographe, le caractère acrobatique de l'entreprise relève probablement plus de la mise en scène que de la pure aventure.



Frédéric Mayor, Ramassage des déchets à l'hôtel Beau-Rivage, Lausanne, 31 mars 1914, d'après un tirage sur papier gaslight

«L'enlèvement des balayures», comme on le nomme à l'époque, est à la charge de la municipalité dès 1890. En 1895, une décision préconise deux caisses à détritrus par ménage: l'une pour la ferraille et les tessons de vaisselle ou de verre, l'autre pour le reste des déchets. Ce sont les prémices de la collecte différenciée. En 1897, la ville acquiert le domaine du Vallon et y construit les bâtiments du service de la voirie: écuries, magasins et remises. Les chars Ochsner, à l'instar de celui-ci, entrent en fonction en 1912 et en 1914 la ville en compte sept à deux chevaux et huit à un cheval. Ils présentent l'avantage de se fermer aisément et peuvent commodément être vidés dans la vallée du Flon, alors utilisée comme décharge à ciel ouvert. Il faudra attendre 1932 pour voir apparaître les premiers camions motorisés spécialement destinés au ramassage des ordures ménagères.



Salle de gymnastique, vers 1900, d'après un tirage au gélatino-bromure d'argent sur papier baryté

Ces hommes occupés à pratiquer avec assiduité des exercices d'ordre illustrent l'importance acquise par la gymnastique au cours du 19^e siècle. Né en Allemagne autour de 1800, le mouvement du *Turnen* s'implante en Suisse où il cristallise sentiment national et idéaux démocratiques dans de grands rassemblements organisés, dès 1833, par la Société fédérale de Gymnastique. Jusqu'au milieu du siècle, la discipline draine essentiellement des étudiants, avant de s'ouvrir à d'autres groupes sociaux. La loi sur l'organisation militaire de 1874 introduit l'obligation d'enseigner la gymnastique dans les classes de garçons. A cet effet, la construction de nouveaux bâtiments scolaires va progressivement intégrer l'aménagement de locaux dédiés à l'éducation physique.

La salle que nous voyons ici est probablement rattachée à une école. Mais les informations manquent pour une identification précise. Un indice permet cependant d'esquisser une hypothèse: le nom d'Arthur Tschumi, tamponné au dos de deux autres tirages issus de la même série de clichés. Tschumi est mentionné en 1909 dans la liste des vétérans qui ont obtenu le diplôme pour vingt-cinq ans d'activité ininterrompue au sein de la Société fédérale de Gymnastique, avec comme indication de domicile «Plainpalais, Genève». Il pourrait ainsi s'agir d'une salle genevoise, ce que viendrait confirmer la présence d'espaliers, accessoire fondamental de la gymnastique suédoise. On sait en effet que celle-ci est introduite dans les écoles du canton dès 1893.



Émile Gos, Poste de police de Saint-François, Lausanne, 1931, d'après un tirage au gélatino-bromure d'argent sur papier baryté

Ce poste de police se situait, en 1931, au numéro 7 de la ruelle Saint-François, soit à l'arrière du bâtiment abritant actuellement le magasin Ausoni. C'est un des plus vieux postes de quartier. Tout d'abord installé dans la chapelle Saint-Bernard au nord-ouest de l'église, le commissariat déménage en 1901 pour occuper les sous-sols de l'ancien Hôtel des Postes, situé entre la rue Pépinet et l'entrée du Grand-Pont. Dès 1914, il s'établit dans la ruelle Saint-François jusqu'en 1948. Ce bureau de la centrale d'engagement compte dans son équipe le brigadier Rogivue (au téléphone, un portrait judiciaire dans la main), les brigadiers Chappuis, Waeber, Carrard, Prahin, Renaud, Parisod, Chollet, Meuwli, Porchet et le sergent Blanc, tous attentivement plongés pour l'occasion dans l'étude de fiches cartonnées, et enfin le brigadier Martin, de dos, à la machine à écrire. C'est au photographe Émile Gos, dont l'atelier se trouve alors au Petit-Chêne 20, que nous devons cette composition, mêlant agents en civil et pandores vêtus de l'uniforme bleu foncé à boutons dorés.



Christiane Nill, Traceuse de Parkour Lausanne, Collège de Saint-Roch, 2019, d'après un fichier numérique

Sport reposant sur la mobilité et la course en milieu urbain, le Parkour est né dans la banlieue parisienne à la fin des années 1980. Axé sur le détournement du mobilier et la réappropriation de l'espace en dehors des «injonctions» définies par les politiques municipales, il revêt à l'origine une dimension subversive et libertaire. Il constitue désormais une pratique mondialisée, relayée par les réseaux sociaux.

À Lausanne, la discipline possède aussi son antenne, l'association Parkour Lausanne, fondée en 2013. La photographe Christiane Nill a suivi un groupe de traceurs entre septembre et octobre 2019, à raison d'un rendez-vous par semaine environ. Les lieux d'entraînement sont choisis par le groupe selon l'envie du moment. Certains s'imposent régulièrement, comme le site du Gymnase du Bugnon ou le Collège de Saint-Roch, où a été pris ce cliché.

Activité essentiellement masculine, le Parkour commence à s'ouvrir aux femmes depuis quelques années, notamment avec l'installation, dans certaines villes, de salles de pratique intérieure (Canada, France). L'association lausannoise œuvre pour sa part en faveur du Parkour féminin, avec pour objectif de promouvoir la mixité dans la communauté.



Georges Vallotton, Menuiserie du Collège Galliard, Lausanne, 1896-1998, d'après un aristotype

Le Collège Galliard, école privée fondée en 1847 par Jean-Louis Galliard, Georges Meylan et Louis Carrard, offre une formation d'études classiques aux élèves de 8 à 16 ans. On y enseigne l'histoire sainte, le français, le latin, les mathématiques, la géographie, le dessin, la musique, l'allemand, le grec et les sciences naturelles. En 1873, on introduit au programme les langues modernes et des cours plus pratiques tels que ceux qui se donnent à l'École industrielle : comptabilité, arithmétique commerciale, etc.

D'abord installée dans un appartement, l'institution se retrouve finalement à l'étroit et lance une souscription pour la construction d'un édifice. Dès 1877, elle occupe le bâtiment de la place Chauderon 7 et dispose désormais de treize auditoriums, d'un amphithéâtre pour les leçons de physique et de chimie et d'une salle de gymnastique. À partir de 1890, l'école propose également un enseignement de travaux manuels. Mais, submergée de dettes, elle ne parvient pas à éviter la liquidation en 1898. Le bâtiment abritera ensuite l'École de commerce de 1899 à 1915, puis l'annexe de l'École d'ingénieurs de 1930 à 1943, avant d'être démolie en 1961.



Ecole en plein air (sans doute École de la Forêt de la Ville de Lausanne), 1908-1910, d'après un négatif au gélatino-bromure d'argent sur verre

Dès la deuxième moitié du 19^e siècle, médecins et hygiénistes valorisent les vertus curatives de l'air. Prônée en particulier pour les tuberculeux, l'aérophobie trouve son aboutissement dans la création des sanatoriums à la fin du siècle. Pour les couches modestes de la population, des solutions plus accessibles voient le jour, telles que l'aménagement de stations forestières aux abords des villes, dont les premières initiatives naissent en Allemagne, en 1900. Apparaissent ensuite les classes de plein air, à l'intention des enfants fragiles ou pré-tuberculeux. Plus préventifs que curatifs, ces projets visent à fortifier les organismes affaiblis.

Lausanne met en place son École de la Forêt (*Waldenschule*) dès 1908, dans la propriété communale des Estavez au Grand-Mont. Sur le présent cliché, l'aménagement ne correspond pas strictement à la description qui en est donnée dans un article contemporain. Mais il s'en rapproche assez pour permettre de se représenter l'atmosphère qui s'en dégageait. En 1908, l'École de la Forêt comptait trente élèves de 8 à 13 ans, placés sous la direction d'une maîtresse. Accompagnés par celle-ci, ils faisaient le trajet en tram depuis la ville et, partis à 7h50, revenaient pour 18h. À côté de la clairière occupée par cinq rangées de pupitres, où se dispensaient les cours, une ferme abritait le réfectoire où se prenaient les repas et où l'on se tenait en cas de mauvais temps.



Francis de Jongh, Cours du professeur César Roux, Hôpital cantonal, Lausanne, 1925, d'après un tirage au gélatino-bromure d'argent sur papier baryté

À l'époque de la prise de vue, César Roux (1857-1934) est à la fin de sa carrière - il se retire l'année suivante - et jouit d'une reconnaissance incontestée tant au plan local qu'international. Venu à la chirurgie au moment où cette discipline gagne en prestige au point d'éclipser la médecine interne, il va s'imposer par son adresse de praticien comme par ses initiatives novatrices et audacieuses. À la tête du service de chirurgie de l'Hôpital cantonal, il dispose également d'une importante clinique privée et enseigne à la Faculté de médecine.

Le cours se déroule dans le grand auditorium de l'annexe chirurgicale, construite en 1914 au sud du corps central de l'hôpital - témoignant du souci de doter le canton des infrastructures médicales les plus modernes. Penché sur un patient réduit à l'état d'objet d'étude, selon un usage qui a longtemps perduré, le professeur Roux s'adresse à une assistance choisie. On relève notamment au premier rang (deuxième depuis la droite) la présence de son disciple Pierre Decker, et au troisième rang (huitième depuis la gauche) celle de Catherine Kousmine, encore étudiante.



Groupement des locataires de la cité du Pont-des-Sauges, Place Chauderon, Lausanne, 2 juillet 1971, d'après un tirage au gélatino-bromure d'argent sur papier baryté glacé

Banderoles et mégaphone en tête, la manifestation remonte de la place Chauderon vers la rue du Maupas, portant les revendications des locataires de la cité du Pont-des-Sauges. En 1966, un projet de créer un nouveau quartier de 476 appartements voit le jour lorsque la Municipalité accepte de garantir un prêt hypothécaire de premier rang sous conditions, avec un cautionnement solidaire de 95% des futurs habitants. Trois ans plus tard, le dépassement des coûts de construction se monte à sept millions, entraînant une hausse des loyers non conforme aux clauses du contrat. Les locataires s'insurgent; ils mettent en cause la spéculation immobilière et appellent à un réveil civique en proposant une gestion et un développement participatifs de leur quartier. Ils se donnent alors rendez-vous sur la place Chauderon, accompagnés de divers autres groupements et de familles, pour marcher jusqu'à la Palud, pacifiques mais déterminés.



Nora Rupp, Grève des femmes, Lausanne, 14 juin 2019, d'après un fichier numérique

Le formidable élan qui a mobilisé plus de 40'000 personnes à Lausanne à l'occasion de la Grève des femmes du 14 juin 2019 avait pris la place Saint-François - rebaptisée Sainte-Françoise - comme lieu de ralliement principal. À l'extrémité Est de la place, à l'entrée de l'avenue du Théâtre, des manifestantes et manifestants qui attendent le départ du cortège ont choisi de s'installer sur les formes plantureuses de l'Aurore, statue réalisée par Milo Martin en 1957.

Si cette « prise de possession » ne véhicule probablement pas un message intentionnel, il est intéressant de s'attarder sur le symbole qu'elle incarne. Dans l'abandon de sa pose, la sculpture semble aux antipodes de l'effervescence générale, dressée contre les inégalités. Modèle de femme ou femme modèle reflétant les options esthétiques d'une époque encore profondément imprégnée de valeurs patriarcales, elle s'efface sous l'occupation désinvolte dont elle fait l'objet, réduite à un simple élément du mobilier urbain qui ne retient même plus l'attention.



Manifestation contre le plan « Orchidée II », Pont Bessières, Lausanne, 14 mai 1997, d'après un tirage au gélatino-bromure d'argent sur papier RC

L'appel est lancé : le 14 mai 1997, tous à la manifestation contre le plan d'économie Orchidée II. Ce programme d'épargne de l'État fait suite à la réorganisation budgétaire du domaine de la santé en 1994. Les cibles visées dans ce remaniement financier sont le niveau des salaires de la fonction publique et la suppression de postes. La structure de l'Université vacille, provoquant un vent de panique. Les trois quarts des étudiants lausannois protestent, quitte à jouer leur session d'examen de juin. Le cortège des opposants se forme à 18h à Montbenon pour rejoindre le Château, en passant par la place Saint-François, l'avenue Benjamin-Constant, la rue Caroline et le pont Bessières. Là, Valdemar Verissimo, photographe indépendant, déclenche son appareil. Il semblerait qu'à ce moment la devise en vigueur soit « cours vite camarade, le vieux monde est derrière toi »!



Eugène Würgler, Personnel des Tramways Lausannois en grève, 9 mai 1918, d'après un négatif au gélatino-bromure d'argent sur support en acétate de cellulose

Jeudi 9 mai 1918, les employés des Tramways Lausannois font grève pour protester, par solidarité, contre le licenciement d'un collègue resté douze ans au service de l'entreprise. Partis du dépôt de Prélaz, ils défilent en ville, drapeau au vent, puis montent au bois de Sauvabelin pour un pique-nique en famille. Sous un marronnier, ils posent fièrement dans leurs uniformes, casquettes estampillées et moustaches conquérantes. Soucieux d'immortaliser l'événement, ils arborent un tableau noir qui indique « Souvenir de la Grève. La Garde rouge 9.V.1918 ». Afin de ne pas pénaliser les usagers, le personnel a assuré le service du lait le matin et n'a immobilisé les transports qu'un jour, le jeudi de l'Ascension, jour férié! Le syndicat des employés des tramways participera, quelques mois plus tard, à la grève générale de novembre 1918.



Auteur indéfini (peut-être Paul Champion), Couple de Chinois, vers 1865, d'après un tirage sur papier albuminé

Pionnier de la photographie lausannoise, Adrien Constant-Delessert a constitué au fil de ses travaux des albums réunissant ses propres clichés aussi bien que ceux qu'il recevait de ses multiples correspondants. Cette image provient probablement d'un lot envoyé par le Français Paul Champion qui, en 1865, est chargé par la Société impériale d'Acclimatation d'effectuer un voyage de prospection en Chine, au cours duquel il réalisera de nombreuses photographies. Il est difficile de savoir si ce portrait est de la main de Champion ou s'il a été acquis dans un des ateliers professionnels qui, dès les années 1840, essaient dans les ports de commerce du pays.

Quel qu'en soit l'auteur, cette image est une mise en scène, comme en atteste sa composition. Les modèles posent de trois quarts, contrairement à ce que feraient des Chinois désireux d'obtenir leur portrait, attachés à la solennité de la représentation de face. Ils arborent ainsi une fausse apparence de naturel, offrant au spectateur l'illusion d'accéder à leur intimité. L'aspect désordonné du décor, qui tranche avec la symétrie des représentations d'intérieurs chinois, nourrit cette vision d'Orient pour Européens, marquée par le foisonnement d'objets « typiques » : paravent, vases, mobilier au bois incrusté, porcelaine, longue pipe... La fascination suscitée alors par la Chine fonctionne comme une fabrique de stéréotypes, qui réduit une civilisation aux mille facettes à une simple altérité décorative, au mépris de tout réalisme ethnographique.



Groupe d'étudiants de la Faculté de médecine de Lausanne, 1896, d'après un tirage à développement aux sels d'argent sur papier baryté

Ce portrait de groupe avec squelettes, qui montre que l'humour carabin traverse les époques, a été pris à l'extérieur de l'École de médecine de Lausanne. Situé rue de la Solitude (actuelle rue César-Roux), ce bâtiment construit en 1849 pour abriter une douane accueillie dès 1890, après quelques transformations, les nombreux étudiants de la Faculté de médecine nouvellement créée. Les effectifs augmentent en effet rapidement dans cette filière, principalement du fait d'une forte présence d'étudiantes russes. Entre 1867 et 1914, la Suisse est marquée par un afflux considérable de femmes venues d'Europe de l'Est étudier la médecine. À Lausanne, le pic est atteint en 1905-1906, avec plus de 70% d'étudiantes « orientales », russes dans la très grande majorité.

Pris quelques années auparavant, le cliché témoigne de cette présence féminine croissante dans le corps étudiant, laquelle ne se reflète pourtant pas dans le corps médical, puisque la plupart des diplômées vont regagner leur pays. Certaines s'établissent cependant et exercent leur profession, marquant de leur action l'histoire médicale lausannoise, à l'instar de la doctoresse Charlotte Olivier von Mayer.



Francis de Jongh, Drôle de manège, avenue Églantine, Lausanne, vers 1890, d'après un tirage sur papier albuminé

Cette photographie pour le moins insolite a été prise à l'avenue Églantine, près du numéro 8 (visible au centre de l'image). À proximité se trouvait le manège du même nom qui, remplaçant deux établissements successivement fermés dans les années 1870 du côté de la rue Caroline, s'implante avec succès dans ce nouveau quartier résidentiel. L'ouverture d'un manège à Chauderon en 1887, puis d'un autre aux Bergières quelques années plus tard, reflète l'importance de l'équitation, qui s'affirme comme un loisir privilégié de la bourgeoisie aisée dès la fin du 19^e siècle.

Le musée possède quelques clichés montrant des cavaliers – hommes et femmes – juchés sur leur monture et prêts à partir en promenade. Le présent groupe a ceci de particulier que ses membres portent une casaque de jockey. Or Lausanne ne possède pas d'hippodrome. Les courses organisées dans le canton se déroulent à Morges ou à Yverdon. Certaines sont réservées aux militaires, d'autres aux civils, qui peuvent monter leurs chevaux ou les confier à un tiers, d'autres encore sont mixtes, faisant cohabiter « tenue de jockey, uniforme et habit rouge », selon la formule.

On se demande quelle épreuve ces huit hommes aux casques qu'on devine bariolés sont censés courir. En les observant plus attentivement, on ne manque pas de s'étonner de la grande taille de certains, guère compatible avec le profil habituel du jockey. Et on se prend à penser qu'il s'agit d'une plaisanterie d'étudiants – ceux-ci constituent une part importante de la clientèle des manèges – hypothèse que la fantaisie de leur posture contribue largement à nourrir.



Henri Fontannaz, Trophée lacustre, Ouchy, vers 1920, d'après un tirage au gélatino-bromure d'argent sur papier baryté

Le brochet fait partie des plus grands poissons que l'on puisse pêcher dans le Léman et les grosses prises sont assez rares. Les journaux lausannois en mentionnent sept entre 1901 et 1927. La taille des spécimens varie entre 1 et 1,6 m et leur poids entre 7,5 et 17 kg. La plupart sont attrapés par des professionnels. Toutefois en 1916, un certain Jules Golaz, nettoyeur de devantures de magasins et amateur de pêche, capture à Vidy, à quelques jours d'intervalle, un brochet d'1 m et 7,5 kg puis un autre d'1,6 m et 12,5 kg. La Feuille d'Avis de Lausanne nous apprend qu'en 1927, ce même Monsieur Golaz a la bonne fortune, après une heure et demie d'effort à 4 km au large d'Ouchy, de ramener à son bord un brochet d'1,05 m pesant 11 kg et âgé de 18 à 20 ans. Sommes-nous ici en présence de cet amateur chanceux ou d'un pêcheur de profession ?



Portrait de groupe dans un parc, vers 1905, d'après un négatif au gélatino-bromure d'argent sur verre

Quelle gageure que de photographier soixante-cinq personnes, dont plus de deux tiers d'enfants! Assis ou debout sur un escalier, coiffés de chapeaux de paille, endimanchés, tous regardent l'objectif, (presque) parfaitement immobiles. Au centre, on croit reconnaître Georges-Antoine Bridel, l'imprimeur, qui tient dans ses mains un recueil de cantiques et à ses côtés, le théologien Alfred Schroeder. L'un et l'autre sont très impliqués au sein de l'Église Libre. Certains enfants portent des déclinaisons du costume marin, voire un ruban de bateau sur leurs canotiers : celui du transatlantique britannique Majestic, des cuirassés français Magenta et Hoche pour les deux sœurs assises dans les gravillons ou du sous-marin français Lutin. Seuls deux garçons ne sont pas arrivés à temps pour poser et regardent la scène près d'une petite charrette en bois dont le timon dessine une croix sur un tronc. Célèbre-t-on les cinquante ans de l'École du dimanche ? Un sucre d'orge à qui donnera des informations !



Claude Huber, San Francisco, 1983, d'après une diapositive Kodachrome

Printemps 1983, six heures du soir. Je suis à San Francisco, j'arpente la ville dans le quartier de Mission qui borde le flanc ouest de la ville.

Ce quartier est gris, habité en grande partie par une population noire. Je suis très fatigué de marcher et rien n'attire mon intérêt. Comme d'habitude, je garde prêts mes appareils au cas où surgirait quelque chose: les gens ou les situations diverses qui font la lecture-livre de la ville.

Soudain, à l'angle d'une transversale, surgit une forme rouge comme une flamme qu'éclaire un soleil violent.

C'est un choc émotif ! Vite, il me faut capter ce signe flamboyant, sortir l'objectif longue focale, le monter et surtout ne pas me signaler, ne pas déranger la geste que je veux attraper. Je suis fébrile, surtout garder mon calme, la lumière est d'un grand contraste, le Kodachrome est d'une faible sensibilité, le risque de flou est total, ne pas trembler.

La jeune fille continue à sauter sur son élastique en continuité de figures. C'est magique, le feu est au rouge, pas de voiture. Je fais trois ou quatre déclenchements en position accroupie. C'est fini.

Ai-je attrapé cette danse flamboyante?

Pendant les semaines qui suivront cette séquence de quelques minutes je ne cesserai de vivre l'angoisse de ne pas avoir réussi cette image tant que les films ne seront pas développés à mon retour à Lausanne.

Claude Huber, 2020



George Nitsche, Salle de billard d'un cercle lausannois, vers 1915, d'après un tirage à développement aux sels d'argent sur papier baryté

À Lausanne, entre 1900 et 1910, la majorité des billards se trouve dans les hôtels, sans doute pour répondre à la demande des touristes anglo-saxons. Ce jeu, encore peu répandu en Suisse à l'époque, semble être limité à un petit nombre d'initiés. Sur cette photographie, la table est surmontée d'une pancarte précisant qu'elle est exclusivement réservée aux membres du Cercle. A ce moment, seuls deux cercles existent: le Cercle démocratique, sis à l'ancien numéro 25 de la rue du Grand-Saint-Jean et le Cercle anglais et américain. On peut supposer que nous avons affaire au premier, le modèle de billard utilisé ici étant non pas américain mais français.

Dès 1917, le Club des Sports, à l'avenue Dapples 13, propose une salle de billard en plus de ses autres installations sportives. Et, en 1922, on voit apparaître le Club lausannois des amateurs de billard. Certains cafés et restaurants mettent également une table de jeu à disposition de leurs clients, contribuant à ouvrir cette activité à un plus large public.



Germaine Martin, Partie de pétanque, 1934, d'après un négatif au gélatino-bromure d'argent sur support en nitrate de cellulose

Le dessinateur et enseignant Jacques Martin, vêtu d'un pantalon golf, semble satisfait de son coup. À ses côtés, le regard rivé sur le cochonnet, le bras souple, son frère le sculpteur Milo Martin s'apprête à tirer sa boule de pétanque, en bois comme il se doit à l'époque. À l'arrière, leur père Émile, graveur et lithographe, surveille avec grand intérêt l'évolution de la partie. Seul le beau-frère, Jean Barbey, ne joue pas cette mène, se contentant du rôle de spectateur dans le jardin familial de la campagne Vert Clos, à Morges. La photographe Germaine Martin, épouse de Milo, a suspendu l'instant: va-t-il faire un palet, un sifflet ou un trou ?



Au minigolf, 1929, d'après un négatif au gélatino-bromure d'argent sur support en nitrate de cellulose

La jeune femme à gauche, Emma Bisinger, était la fille de Bernhard Bisinger, propriétaire de l'hôtel Jura-Simplon à l'avenue de la Gare à Lausanne entre 1900 et 1949. Au début du 20^e siècle, les familles aisées avaient le loisir de voyager et de pratiquer des sports, tels que le tennis, l'alpinisme, le ski, le golf ou, comme ici, le minigolf. Créé en 1867 à Saint-Andrews, en Ecosse, ce jeu était tout d'abord destiné aux femmes. Il devait leur permettre de s'essayer au golf, alors que les parcours étaient réservés aux hommes. Une ouverture s'ébauche autour des années 1890, ce sport comptant même parmi les rares disciplines accessibles aux athlètes féminines aux Jeux olympiques de 1900.

Rédaction
Diana Le Dinh, Sarah Liman Moeri, Lise Rochat

Visuel de couverture
Atelier Cocchi - www.ateliercocchi.ch

Mise en page
Atelier GABARIT, Laurent Pavy - www.gabarit.net

Impression
Moléson Impressions - www.molesonimpressions.ch

